

REFERENCES ET INFLUENCES ARABES

DANS LE LIBRE DE CONTEMPLACIO*

Avant de pénétrer dans le *Libre de contemplació*, jetons un coup d'oeil sur le prologue et l'explicit.

Résumons le prologue et tout d'abord les quinze premiers versets¹ qui précisent la structure du livre. L'ouvrage est divisé en cinq livres, en souvenir des cinq plaies de Jésus Christ, et les cinq livres sont eux-mêmes divisés en quarante "distinctions", en souvenir des quarante jours que le Seigneur a passés dans le désert. Et de même que Dieu a voulu diviser l'année en 365 jours, Lulle divise son ouvrage en 365 chapitres, auxquels il en ajoute un, divisé en quatre parties, à l'image du quart de jour qui, tous les quatre ans, donne un jour supplémentaire. Chacun des 365 premiers chapitres est lui-même divisé en dix parties, à l'image des dix commandements de Dieu, chacune de ces parties étant à son tour divisée en trois versets, à l'image de la Trinité, ce qui fait au total trente versets par chapitre, correspondant aux trente deniers de Judas. Enfin, la division de chacun des cinq livres du *Libre de contemplació* est, elle aussi, symbolique. C'est ainsi que le premier livre comprend neuf distinctions, parce que Dieu a créé neuf cieux. Le second livre comprend treize distinctions, parce que Jésus et les apôtres étaient au nombre de treize. Le troisième livre comprend dix distinctions, parce que Dieu a donné à l'homme dix sens, cinq

* Este estudio fue presentado como Ponencia en el II Congreso Internacional de Lulismo, celebrado en Miramar (Mallorca) en octubre de 1976.

1. RAMON LLULL, *Obres Essencials* (OE). Ed. Selecta, Barcelona 1960, II p. 107.

corporels et cinq spirituels. Les six distinctions du quatrième livre symbolisent les six directions dans lesquelles Dieu a placé l'homme, et puisqu'il a donné deux intentions à l'homme, le cinquième livre comprend deux distinctions. Lulle ajoute enfin (verset 15): "Seigneur Dieu. De même que vous êtes un Dieu unique, de même nous mettons ces cinq livres sous un seul nom, qui est *Livre de contemplation en Dieu*".

Tout cela est clair. Lulle, chrétien fervent, écrit une oeuvre en souvenir et à la gloire de son Dieu. Lulle est catalan. Il s'exprime en catalan. Et pourtant, n'y a-t-il pas, dans la ferveur chrétienne du *Libre de contemplació*, la trace ou la marque d'arabisme et d'islamisme? Entendons-nous dès le départ. Cette trace peut être évidente ou supposée, ce peut être un témoignage que Lulle emprunte eux "sarrasins" pour l'accepter ou le critiquer, ce peut être aussi une influence non avouée, mais possible. Il sera donc question ici d'évidences, mais aussi de suppositions. Que nous proposent à ce sujet le dernier verset du prologue et l'explicit?

Le dernier verset du prologue dit ceci: "Seigneur, vous savez bien que je suis vil et pauvre par nature et par mes mauvaises actions; c'est pourquoi je ne suis pas digne que mon nom soit écrit dans cette oeuvre, *ni* que cette oeuvre me soit attribuée; c'est pourquoi je chasse et j'ôte mon nom de cette oeuvre, et elle, Seigneur, je l'attribue et je la donne à vous, qui êtes notre seigneur Dieu"². Il y a là un fait, corroboré tout au long du *Libre de contemplació*: l'oeuvre n'est pas signée par Lulle. Mais elle est bien de lui, c'est incontestable.

Deuxième fait. Quand on parle d'explicit, il faut bien voir que le *Libre de contemplació* en comporte deux et non un seul. Le premier, assez long, figure après le 365^e chapitre. Il commence ainsi: "Achevé est le *Livre de contemplation* pour la gloire, la révérence et l'honneur de notre seigneur Dieu"³.

Lulle explique ensuite que dans son oeuvre il n'y a rien "contre la sainte loi romaine" et qu'elle a été écrite "à la gloire et à la louange de notre seigneur Jésus-Christ". Le deuxième explicit, beaucoup plus court, figure, lui, après le 366^e chapitre. J'en rappelle les termes: "Achevée et terminée est cette traduction (*translació*) du *Livre de contemplation* de l'arabe en roman. Cette traduction a été finie le premier jour de l'année vulgaire, et la rédaction (*compilació*) en arabe a été finie et terminée le saint vendredi de Pâques où est mort et a souffert notre seigneur Dieu Jésus-Christ, fils de la Vierge glorieuse, notre dame sainte Maire"⁴.

C'est ce deuxième explicit qui a fait supposer que le *Libre de contemplació* a été effectivement écrit d'abord en arabe par Lulle. Je ne rappellerai pas ici toutes les hypothèses qui ont été émises à ce sujet. Je me contenterai de remarquer qu'au chapitre 125, Lulle écrit: "Comme votre serviteur et sujet s'ef-

2. Ibid. p. 108.

3. Ibid. p. 1251.

4. Ibid. p. 1258.

force autant qu'il peut de comprendre la langue arabe, pour pouvoir comprendre la signification des mots (arabes), et pour pouvoir, grâce à ces mots arabes, signifier la vérité à ceux qui parlent la langue arabe, j'implore votre miséricorde, Seigneur, pour que vous me donniez la grâce et la bénédiction de pouvoir vite comprendre et signifier par des mots arabes la vérité de votre sainte passion et de votre sainte Trinité"⁵. Si nous comprenons bien ce qui est dit ici, Lulle sait l'arabe au moment où il commence la rédaction du *Libre de contemplació*, mais il a besoin d'apprendre à exprimer en arabe les vérités du christianisme. Or, ce sont ces vérités que nous trouvons exposées tout au long du *Libre de contemplació*, comme le proclame le premier explicit. Il est douteux, dans ces conditions, que cette oeuvre ait été écrite d'abord en arabe, comme cela pourrait ressortir de la lecture du deuxième explicit.

Il est vrai que Lulle parle une autre fois de traduction de l'arabe en roman. Au dernier verset du chapitre 352, voici ce qu'il écrit: "Seigneur miséricordieux! De même que le troubadour doit nécessairement appliquer son entendement, sa mémoire et sa volonté aux paroles, à l'air et à la chanson qu'il veut composer, de même celui qui veut adorer et contempler moralement peut, grâce à l'art ci-dessus [c'est-à-dire l'art d'adorer et de contempler par étymologie, allégorie et anagogie], contraindre son entendement à entendre, sa mémoire à se remémorer et sa volonté à aimer ces choses dans lesquelles il veut vous adorer et vous contempler. S'il en est ainsi, Seigneur, comme votre serviteur est, par votre grâce, le traducteur (*romançador*) de cette oeuvre de l'arabe en roman, et comme sa mémoire, son entendement et sa volonté s'efforcent de tout leur pouvoir de s'élever à adorer et contempler leur créateur honoré, votre serviteur transforme et modifie dans cette traduction (*translació*) plusieurs arguments qui, dans le modèle arabe, ne sont pas aussi élevés, pour adorer et contempler vos vertus glorieuses, que ceux que votre serviteur emploie, arguments plus élevés et plus parfaits pour adorer et contempler votre sainte nature humaine et votre glorieuse nature divine"⁶.

Ce texte appelle quelques remarques. Il est en quelques sorte la conclusion du chapitre 352, premier d'une série où la contemplation s'appuie sur l'allégorie, procédé que j'ai étudié par ailleurs et sur lequel je reviendrai. Cette série de six chapitres est insérée, avec quelques autres⁷, entre des chapitres qui utilisent un art combinatoire, à base de lettres, sur lequel je reviendrai aussi. Art de contemplation et art combinatoire s'intègrent enfin dans la quarantième et dernière distinction, consacrée à l'oraison et de formation très composée. Notons également ces deux références conjointes: la référence à l'art du troubadour et celle au modèle arabe. Ces deux références, loin de se contredire, se complètent. Lulle est de la lignée des troubadours. Ecrivain profane, il est devenu écrivain religieux, mais il sait que la même discipline intellectuelle

5. 125, 20; ed. cit. p. 376.

6. OE II, p. 1185.

7. Capítulos 348 - 351 y 358 - 360.

est nécessaire dans les deux cas. Cette discipline s'applique aux trois puissances de l'âme. Elle fait trouver au troubadour les paroles et l'air de la chanson qu'il veut composer. A qui veut contempler Dieu, elle permet de s'appliquer "aux choses dans lesquelles" on peut le contempler. Mais le passage des "choses" à Dieu est difficile. Il demande l'emploi d'arguments (*raons*). Ces arguments, Lulle prétend les avoir trouvés dans le "modèle arabe" qu'il traduit. Quel modèle arabe? L'original arabe du *Libre de contemplació* dont il est question dans le deuxième explicit? Cela n'est pas possible. Pourquoi, en effet, Lulle transformerait-il dans la traduction qu'il nous propose "plusieurs arguments qui, dans le modèle arabe, ne sont pas aussi élevés que ceux qu'il emploie? Si le *Libre de contemplació* avait été écrit d'abord en arabe, les arguments que Lulle y aurait employés n'auraient pas pu être moins "élevés" et moins parfaits que ceux qu'il a employés dans la version catalane que nous connaissons, pour la bonne raison que dans les deux cas, il s'agirait d'arguments pour adorer et contempler la "sainte nature humaine" et la "glorieuse nature divine" du Dieu des chrétiens. Ce que Lulle veut plutôt dire ici, c'est qu'il s'est inspiré d'un ouvrage arabe, sans doute un art de contemplation à l'usage des musulmans qui ne reconnaissent à Dieu que sa nature divine. Mais quel est cet ouvrage? C'est de ce côté que les recherches devraient s'orienter.

Ce qui est fort certain, en revanche, ce sont les références précises au *Libre del gentil e los tres savis* que l'on trouve à plusieurs reprises dans le *Libre de contemplació*. Au chapitre 11, verset 28, il est question du *Libre de raons en les tres ligs*, tandis qu'au chapitre 77, verset 3 et au chapitre 188, verset 24, ce livre est désigné sous le nom de *Libre de demandes et de qüestions*. Mais il s'agit bien du *Libre del gentil*, puisqu'on peut lire au chapitre 366 et dernier, verset 18: "Soyez béni, seigneur Dieu, car si toutes ces choses [c'est-à-dire celles qui sont dans le *Libre de contemplació*] ne servaient pas à entendre et à savoir ce livre, il conviendrait de recourir au *Libre del gentil*, qui est appelé *Libre de qüestions e de demandes*, pour montrer la voie de la gloire de notre seigneur Dieu"⁸.

Il ne saurait être question ici de se prononcer sur l'antériorité du *Libre del gentil* par rapport au *Libre de contemplació* et, d'une façon générale, par rapport à l'ensemble de l'oeuvre lullienne. Ce qui est à peu près certain, c'est que la rédaction des deux ouvrages se situe sensiblement à la même époque, c'est-à-dire tout au début de la production littéraire de Lulle. Il est donc probable que certaines sources arabes —ou prétendument arabes, comme l'a fort bien montré C.H. Lohr⁹,— utilisées pour le *Libre del gentil* aient pu servir aussi pour le *Libre de contemplació*. Mais quelles sont ces sources? La question reste posée, même si au livre IV du *Libre del gentil* ("De la croyance des sarrasins", douzième article: "Du paradis et de l'enfer"), le Sarrasin parle du Co-

8. OE II, p. 1255.

9. Ramón Lull, *Liber Alquindi and Liber Telif*. Estudios Lulianos 12(1968) 145-160.

ran, des Proverbes de Mahomet (ou Hadiths) et des “gloses des présentateurs du Coran et des Proverbes”¹⁰.

Il n'en reste pas moins, et c'est là ce qui importe pour notre propos, que les références à la pensée et aux croyances arabes sont nombreuses dans le *Libre de contemplació* et qu'on peut, d'autre part, tenter d'y découvrir quelques influences de la pensée arabe, même et surtout si ces influences ne sont pas déclarées. Dans le domaine des références, j'examinerai quelques thèmes: les mérites comparés des trois religions révélées (thème du *Libre del gentil*), la place de Marie chez les musulmans, le fatalisme musulman, les idées des musulmans concernant le paradis, la conversion des infidèles et plus particulièrement des musulmans, avec pour corollaire, l'idée de croisade, et enfin le problème de l'éternité du monde, thèse averroïste par excellence et qu'il faut rattacher à tout un courant de la pensée arabe. Dans le domaine des influences, il s'agira de voir plus spécialement si l'art de contemplation de Lulle est, comme il le prétend lui-même, tributaire de la pensée arabe. Il faudra essayer de voir également si on peut expliquer par quelque influence arabe la présence insolite d'un art combinatoire, à base de lettres, dans la dernière partie du *Libre de contemplació*.

C'est au chapitre 186¹¹, intitulé: “Comment on perçoit et connaît dans les signifiés des vertus de Dieu et dans les signifiés des trois lois, que notre seigneur Jésus-Christ est vraiment Dieu et homme”, que Lulle met en balance les mérites respectifs des trois religions révélées. Au verset 4¹², il écrit: “Les juifs, les chrétiens et les sarrasins accordent et affirment, Seigneur, que vous avez unè bonté parfaite. Or, puisque tous sont obligés d'accorder que vous avez une bonté parfaite, il convient que nous cherchions laquelle des trois lois donne une plus grande signification de votre bonté, et cette loi qui signifiera le plus fortement votre bonté signifiera d'elle-même qu'elle est meilleure que les autres, et votre bonté signifiera que cette loi est meilleure que les autres”. On le remarque, ici, comme dans le *Libre del gentil*, Lulle compare les trois religions révélées, qui sont citées dans leur ordre d'apparition historique. Mais, plus que dans le *Libre del gentil*, le but avoué de l'auteur est de démontrer la supériorité du christianisme sur les deux autres religions. A la suite du verset 4, qui vient d'être cité, la comparaison des trois religions permet de conclure que le christianisme est supérieur à la religion juive et à la religion musulmane, parce que, mieux qu'elles, il “signifie” la bonté de Dieu. Cè thème est d'ailleurs repris un peu plus loin, au chapitre 217¹³ où il est montré que “la loi des chrétiens donne la plus grande signification” de la “glorieuse bonté” de Dieu.

10. OE I, p. 1133.

11. OE II, pp. 543-546.

12. Ibid. p. 543.

13. Ibid. pp. 683-546.

Le thème suivant, celui de la Vierge Marie, fait uniquement référence aux musulmans. Au chapitre 287, intitulé: "Comment on traite de l'amour que notre dame sainte Marie, Vierge glorieuse, a envers nous et que nous avons envers elle"¹⁴, il est longuement question d'eux. Le verset 10¹⁵ dit: "Nous sentons sensiblement et nous entendons intellectuellement que les sarrasins aiment notre Dame d'une manière et ne l'aiment pas d'une autre. La manière selon laquelle ils l'aiment, Seigneur, est en ce qu'ils la louent d'avoir été vierge avant l'enfantement et après l'enfantement, d'avoir conçu de la parole de Dieu; ils disent aussi que son fils fut prophète et ils disent d'elle qu'elle fut une très bonne dame et sans péché. L'autre manière, selon laquelle les sarrasins n'aiment pas notre Dame est quand ils nient que la personne du fils s'incarna en elle, fut Dieu et homme et recréa le monde". Tout ce qui est dit ici est conforme à l'enseignement du Coran. Qu'on se reporte seulement à la sourate dite "de Marie" ou à celle dite "de la famille d'Imram" (Imram étant le nom attribué au père de Moïse et d'Aaron, et aussi au père de la Vierge Marie). Dans cette dernière sourate, très longue, on peut lire notamment: "Un jour les anges dirent à Marie: Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, Jésus fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, et un des familiers de Dieu..."

Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils? aucun homme ne m'a touchée. — C'est ainsi, reprit l'ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit: Sois, et il est.

Il lui enseignera le Livre et la sagesse, le Pentateuque et l'Evangile..."¹⁶. Que, pour les musulmans, Jésus ne soit pas le fils de Dieu, cela ne fait aucun doute. La sourate de Marie le rappelle: "Dieu ne peut pas avoir d'enfants. Loin de sa gloire ce blasphème!"¹⁷.

L'amour que les musulmans portent à la Vierge est donc loin d'être parfait, aux yeux d'un chrétien. Pour Lulle, ce que les musulmans oublient de louer chez la Vierge est même plus important que ce qu'ils louent en elle. C'est le sens du verset suivant du *Libre de contemplació* (verset 11): "Quand ma mémoire se remémore, Seigneur, l'amour que les sarrasins portent à notre Dame et l'amour qu'ils ne lui portent pas, il est signifié à mon entendement que, sans aucune comparaison, la noblesse, l'honneur, la vertu, la gloire et la grâce que les sarrasins oublient, ignorent et n'aiment pas en notre Dame sont bien plus grands que le bien qu'ils se remémorent, entendent et aiment en elle; car, ajoute Lulle, de même que la mer est plus grande qu'une goutte d'eau, de même et bien plus encore, sans aucune comparaison, ce en quoi les sarrasins n'aiment pas, ne louent pas et n'honorent pas notre Dame est plus grand que

14. Ibid. pp. 886-890.

15. Ibid. pp. 887-888.

16. Cité par E. Dermenghem, Mahomet et la Tradition islamique. Paris 1955, p. 107.

17. Ibid. p. 104.

ce en quoi ils l'aiment et la louent¹⁸. Lulle en conclut (verset 12) qu'il faut reprendre les musulmans sur ce point et tenter de les convertir. Nous verrons un peu plus loin le thème de la conversion, si cher à Lulle. On notera, pour l'instant, qu'en dépit du caractère condamnable de l'amour qu'ils portent à la Vierge, les musulmans en sont, d'après Lulle, les défenseurs impitoyables et les chrétiens feraient bien de les imiter en cela. D'après Lulle, en effet, les musulmans ont établi qu'ils condamneraient à mort "tout homme qui dirait du mal de notre Dame"¹⁹. Il est impossible de dire ici à quelle source Lulle a puisé ce renseignement. Rien, dans le Coran ou les Hadiths, ne vient confirmer ses dires. Peut-être se réfère-t-il à quelques tradition particulière? Mais laquelle?

La référence aux musulmans redevient précise lorsque, sans les désigner nommément, Lulle s'en prend à ceux qui errent au sujet de la prédestination et pour lesquels le libre-arbitre n'existe pas²⁰. Pour Lulle, il n'y a pas de contradiction entre la prédestination et le libre arbitre qu'elle ne détruit pas. "Vous avez, dit-il en s'adressant à Dieu, placé l'homme dans un très grand ordre, car en raison du sentiment que l'homme a d'être libre en son vouloir, en se sentant la libre volonté de faire le bien ou de faire le mal, pour cette raison l'homme mérite la gloire ou mérite la peine; et en raison de ce qui vient ensuite, c'est-à-dire cette chose qui se fait dans la puissance motrice, arrive cette chose qui doit nécessairement arriver, puisqu'il est prévu dans votre savoir qu'elle doit arriver". Ce problème de la prédestination est si important pour Lulle qu'il va essayer de le mettre en équation, si je peux hasarder cette expression. C'est ce que nous verrons à propos de l'art combinatoire.

Dans la vingt-et-unième distinction, qui comprend seulement trois chapitres (chap. 97-99) et qui traite "de la gloire du paradis", il est beaucoup question, pour la critiquer, de la conception que les musulmans se font de l'au-delà. Les chapitres 97 et 98 disent, en effet, ce que n'est pas la gloire du paradis et ce qu'elle est aussi (le chapitre 99 développe plus spécialement ce dernier point). Or, ce que la gloire du paradis n'est pas, c'est justement ce que les musulmans imaginent qu'elle est. D'où la critique sévère que Lulle fait de leur conception du paradis, d'abord au chapitre 97, sans les nommer, puis au chapitre 98, en les nommant.

Au chapitre 97, les versets 17 à 29²¹ seraient à citer pour leur précision. Je me contenterai d'en citer deux, les versets 17 et 27. Le premier dit ceci: "Seigneur, la gloire que l'on aura en votre essence aura une si grande perfection qu'il n'y aura aucune nécessité que l'on soit en gloire à manger, à boire et à s'accoupler avec des femmes; et, à supposer qu'au paradis on mange, on boive et on couche avec une femme, on ne pourra pas être en gloire autant qu'on le sera, sans y avoir la gloire de manger, de boire et de coucher avec des

18. OE II, p. 888.

19. V. 24, ed. cit., p. 889.

20. C. 51,22-24, ed. cit. pp. 208-209.

21. Ibid. pp. 306-307.

femmes''²². Autrement dit, il n'est pas nécessaire d'imaginer l'existence de plaisirs sensibles au paradis. La gloire du paradis est quelque chose de bien supérieur, et à supposer que ces plaisirs existent, ils sont de toute façon insuffisants. Toutefois Lulle ne semble pas les exclure tout à fait ici. Mais ce n'est qu'une clause de style. Le verset 27²³, ne laisse pas de doute à ce sujet: "Si dans ce monde nous voyons, Seigneur, que les hommes pauvres trouvent une grande joie et un grand plaisir quand ils peuvent parler aux rois et aux grands hommes, comment se pourrait-il que dans la gloire, quand les hommes seront en présence de votre déité, ils aient besoin de gloire de lait, de vin, de miel, de beurre, d'huile, d'eau ou de femmes à dépuceler et à caresser?" Tout cela est dit contre la conception que, selon Lulle, les musulmans se font du paradis. Si ceux-ci n'ont pas été nommés jusqu'à présent, ils le sont, en revanche, maintenant (chapitre 98, verset 9): "Au paradis, Seigneur, pour grand que serait le bonheur que l'on y aurait en nourritures, en vêtements et en femmes, on ne pourrait pas être aussi près de votre déité qu'on l'est parce que votre déité est unie à la nature humaine. C'est pourquoi, Seigneur, en gloire on aura plus de bonheur et plus de gloire en raison de votre humanité, qu'on en aurait si on avait tout le bonheur et tout le plaisir que les sarrasins disent qu'on y aura, à manger, à boire, à s'habiller, en palais et en femmes''²⁴.

Il n'y a pas de doute possible. Pour Lulle, les musulmans ont une conception matérielle du paradis, conception erronée, car la gloire du paradis est d'essence purement spirituelle. Mais cette conception que Lulle met en cause est-elle réellement celle des musulmans? Voyons d'abord ce que Lulle lui-même dit dans le *Libre del gentil*, au livre IV qui traite "de la croyance des sarrasins". Mes citations seront traduites de l'excellente édition du *Libre del gentil* que le recteur Garcias Palou a procurée dans le premier volume des *Obres Essencials*. Voici ce que le Sarrasin dit notamment au Gentil, à propos du paradis: "Nous croyons avoir gloire au paradis de deux manières: l'une est gloire spirituelle, l'autre est gloire corporelle. Gloire spirituelle est voir Dieu, aimer et contempler Dieu. Nous aurons cette gloire au paradis, et, selon ce que dit notre prophète Mahomet dans ses Proverbes, les hommes qui seront au paradis verront Dieu matin et soir... Nous aurons la gloire corporelle avec tous les cinq sens corporels, avec lesquels on aura servi Dieu en cette présente vie où nous sommes..."²⁵. Et le Sarrasin d'expliquer longuement au Gentil les plaisirs des sens qui seront offerts en récompense aux hommes qui auront mérité le paradis²⁶. Est-il vrai, demande alors le Gentil, que tous les musulmans ont une telle conception du paradis? A vrai dire, répond le Sarrasin, seuls certains musulmans conçoivent ainsi la gloire du paradis. Cette conception est ti-

22. Ibid. p. 305.

23. Ibid. p. 306.

24. Ibid. p. 307.

25. OE I, pp. 1131-1132.

26. Ibid. pp. 1132-1133.

rée “du Coran, qui est notre loi, et des Proverbes de Mahomet, et des gloses des présentateurs du Coran et des Proverbes”²⁷. Mais, ajoute, le Sarrasin, “il y a parmi nous d’autres gens qui entendent la gloire moralement, et l’exposent spirituellement, et disent que Mahomet parlait d’une façon imagée aux gens qui étaient simples d’esprit et dépourvus d’intelligence; et pour pouvoir les faire s’éprendre de Dieu, il leur racontait la gloire décrite ci-dessus. Et c’est pourquoi ceux qui ont cette croyance disent qu’au paradis il n’y aura pas de gloire à manger ou à coucher avec une femme, ni des autres choses décrites ci-dessus; et ceux qui disent cela sont des hommes de science et de grands clercs; ce sont des hommes qui en certaines choses ne servent pas bien les commandements de notre loi, et c’est pourquoi nous les considérons chez nous presque comme des hérétiques. Ils sont venus à l’hérésie pour avoir écouté la logique et la physique. Et c’est pourquoi il est établi chez nous que personne ne peut lire publiquement la logique ou la physique”.

Ainsi, par l’entremise du Sarrasin du *Libre del gentil*, Lulle admet que certains musulmans ont une conception purement spirituelle du paradis. Mais ces musulmans sont des hérétiques, ou presque. Les musulmans orthodoxes, quant à eux, admettent que le paradis procurera aux bienheureux une gloire spirituelle et corporelle. C’est uniquement sur la gloire corporelle promise aux musulmans que Lulle met l’accent dans le *Libre de contemplació*. Cela se comprend, puisque Lulle veut prouver la supériorité de la conception chrétienne sur la conception musulmane du paradis. En fait, cette gloire corporelle promise aux musulmans ne se trouve ni dans le Coran ni dans les Hadiths. Comme le remarque Maurice Gaudefroy— Demombynes: “Depuis l’époque des Croisades, l’Occident se scandalise des descriptions alléchantes du “paradis de Mahomet”; c’est plutôt celui des Ismâ’iliens, Chî’ites extrémistes et grands assembleurs de légendes, qui ont empli l’âme des Croisés de voluptueuses images”²⁸. La question reste posée malgré tout de savoir à quelle source Lulle a puisé pour décrire ce “paradis de Mahomet”. Dans des ouvrages arabes de musulmans orthodoxes? C’est peu probable. N’aurait-il pas puisé plutôt ses descriptions et ses arguments dans un de ces ouvrages de controverse chrétienne qu’il citera plus tard dans son *Liber de fine* et que Charles H. Lohr a si bien analysés dans son article déjà cité? J’opterai volontiers pour cette dernière hypothèse.

La conversion des musulmans est une préoccupation constante de Lulle. Il n’est pas question de redire ici tout ce que Ramon Sugranyes de Franch a dit excellemment à ce sujet dans son *Raymond Lulle, docteur des missions*. Je me contenterai de remarquer que si Lulle est, tout au long du *Libre de contemplació*, préoccupé de conversion, cette préoccupation apparaît d’abord assez

27. Ibid. p. 1133.

28. *Mahomet*, Paris 1969, p. 431.

vague²⁹, pour se préciser peu à peu. Au chapitre 81, verset 27, il s'agit d'envoyer des religieux chez les "infidèles"³⁰. Même préoccupation au chapitre 94, verset 18³¹, de même qu'au chapitre 146, verset 29³². Mais déjà au chapitre 83, verset 7, il est question "de raisons et de preuves" nécessaires aux missionnaires³³. Au chapitre 106, verset 28, Lulle s'attriste de voir qu'il est "peu d'hommes qui veuillent apprendre diverses langues et qui aillent prêcher aux infidèles..."³⁴. Au chapitre 125, verset 20, déjà cité, Lulle précise sa pensée: il lui faut apprendre de plus en plus la langue arabe, mais cela ne serait pas suffisant. En effet, "savoir et comprendre la langue arabe serait de peu de valeur si je n'avais (c'est Lulle qui parle) la dévotion de signifier la vérité de la sainte foi romaine: c'est pourquoi j'implore votre miséricorde, Seigneur, puisque vous m'avez fait la grâce que je comprenne la langue arabe, de me faire la grâce d'avoir la dévotion de vous louer et de vous bénir en langue arabe, et de ne pas redouter ni craindre la peine qui pourrait m'être faite par un homme de langue arabe ou d'une autre langue"³⁵.

Raisons, preuves, connaissance de l'arabe et, bien entendu, dévotion, courage d'aller jusqu'au martyre, telles sont les armes préconisées par Lulle pour la conversion des musulmans. Mais quel est son sentiment sur la croisade? Certains passages du *Libre de contemplació* témoignent que Lulle récuse dans un premier temps l'emploi des armes matérielles. Ainsi, écrit-il au chapitre 112, verset 10: "Glorieux Seigneur, plein de pitié, humble, doux, simple et suave, je vois maints chevaliers qui vont en la sainte terre d'outre-mer et croient conquérir celle-ci par la force des armes. Or, je vois qu'à la fin tous s'y consomment sans venir à bout de ce qu'ils croient. Il me semble, Seigneur, que la conquête de cette sainte terre ne doit être entreprise qu'à la manière où vous l'avez faite, vous et vos apôtres, qui l'avez conquise avec de l'amour, avec des prières et en répandant des larmes et du sang"³⁶. Au chapitre 204, Lulle se fait encore plus précis. "Comme c'est une chose, écrit-il au verset 25, que les chrétiens et les sarrasins se font la guerre intellectuellement parce qu'ils ne s'accordent pas et ne s'entendent pas au sujet de leur foi et de leur croyance, à cause de cela, Seigneur, ils se font la guerre matériellement (*sensualment*). Et par suite de cette guerre, les hommes sont blessés, prisonniers, morts et anéantis (*destruïts*). Et par suite de cette destruction, beaucoup de principautés, beaucoup de richesses et beaucoup de terres sont dévastées et ravagées, et beau-

29. Cf. c. 61, 23-24; c. 67, 11; c. 77, 30.

30. OE II, p. 272.

31. Ibid. p. 299.

32. Ibid. p. 427.

33. Ibid. p. 275.

34. Ibid. p. 326.

35. C. 121, 21; ed. cit. p. 326.

36. OE II, P. 340.

coup de biens qui existeraient s'il n'y avait pas de guerre disparaissent"³⁷. On conviendra qu'ici Lulle est non seulement opposé à la croisade armée, mais encore à la croisade spirituelle, à laquelle il voudrait substituer une libre discussion entre les chrétiens et les musulmans. C'est ce qu'il indique au verset suivant (verset 26): "Si on veut donc instaurer la paix entre les chrétiens et les sarrasins et si on veut faire disparaître les maux si grands qui leur adviennent par suite de leur guerre, il convient, Seigneur, d'instaurer premièrement la paix dans la nature sensible de façon que les uns puissent aller et être chez les autres, et par la paix matérielle (*sensual*) on pourra régler (*concordar*) la guerre intellectuelle; et comme la guerre intellectuelle sera finie, alors il y aura paix et accord entre eux, parce qu'ils auront une même foi et une même croyance, et cette unité de foi et de croyance sera une cause et une raison pour eux d'être matériellement en paix".

Nous sommes ici dans le domaine de l'utopie. Il est vrai que la libre circulation des hommes les rapproche les uns des autres. Mais les rapproche-t-elle au point de les mettre d'accord sur tout, et en particulier sur ce qu'il y a de plus profond en eux, leurs croyances? On peut en douter, mais il est permis de rêver aussi de cet état idéal où la paix régnerait pour tous les hommes de bonne volonté, après de libres discussions entre eux. Alors, le but que poursuit Lulle, c'est-à-dire la conversion des musulmans, serait atteint. "Mais, poursuit Lulle au verset 27, comme les chrétiens, Seigneur, ne sont pas matériellement en paix avec les sarrasins, ils n'osent pas disputer de la foi avec eux quand ils sont chez eux; alors que s'ils étaient matériellement en paix et si les uns pouvaient disputer avec les autres de la foi sans guerre matérielle, ce serait une chose possible que les chrétiens dirigent et éclairent les sarrasins dans la voie de la vérité, par la grâce du Saint Esprit et par de vraies raisons signifiées dans la perfection de vos qualités". Ainsi, à ce point précis du *Libre de contemplació*, Lulle ne conçoit la conversion des musulmans que comme la suite logique d'un dialogue librement consenti entre chrétiens et musulmans. Pas de guerre intellectuelle, et à plus forte raison pas de guerre matérielle, pas de croisade. Ceci serait d'ailleurs conforme à l'exemple que nous ont laissé Jésus et les apôtres: "De même, en effet, écrit Lulle au verset 29 du même chapitre, que vous et vos apôtres et disciples avez instauré la paix matérielle, Seigneur, parce que vous n'avez pas fait matériellement la guerre, bien qu'on vous ait fait une guerre matérielle, de même ce serait une très grande raison que les chrétiens se remémorent la manière dont vous avez usé avec les apôtres et qu'ils aillent être en paix matérielle avec les sarrasins pour qu'ils puissent donner louange et gloire de vous qui, en mortifiant la nature matérielle, avez apporté sur terre la paix intellectuelle".

L'attitude de Lulle est claire jusqu'à présent: il est opposé à la croisade, jugée par lui inutile et dangereuse. Il ne conçoit la conversion des musulmans que comme la conséquence logique d'un dialogue, d'une "dispute", librement

37. Ibid. p. 604.

consentis. Mais le ton change vers la fin du *Libre de contemplació*. Au chapitre 284, verset 24, Lulle se lamente de l'indifférence du pape, des cardinaux, des religieux, des prélats et des princes qui se désintéressent de ce qui se passe "dans le saint lieu de Jérusalem et dans le coeur des hommes infidèles qui croient en de faux prophètes et qui adorent et honorent l'image d'idoles et de serpents, comme si ces choses étaient notre Dieu créateur"³⁸. Un peu plus loin, au chapitre 287, verset 17, Lulle se fait plus véhément encore, dénonçant l'indifférence des chrétiens en général sur tout ce qui touche "le saint lieu où naquit notre Dame, le saint lieu où elle conçut du Saint Esprit et le saint Sépulcre"³⁹. C'est de la reconquête de ces saint lieux qu'il est question maintenant au chapitre 309: "Nous disons, déclare Lulle au verset 22, que nous sentons sensiblement et entendons intellectuellement que les princes, les chevaliers et leurs peuples ont le pouvoir et le savoir de conquérir le saint Sépulcre de Jérusalem et tous les autres lieux que les sarrasins et les infidèles possèdent"⁴⁰. Aux chapitres 358 et 360, c'est-à-dire presque à la fin de son livre, Lulle se fait plus précis encore, en imaginant l'organisation d'une croisade matérielle et spirituelle. Au chapitre 358, verset 29, il est question "que les religieux et les hommes justes et de sainte vie apprennent diverses langues et aillent prêcher et convertir les infidèles sans craindre la mort, les périls et les tourments, et que le pape désigne des cardinaux et assigne des revenus pour les différentes provinces où les infidèles seraient obéissants à l'Eglise romaine, jusqu'à ce que, par la prédication, la force des armes, l'oraison, la contemplation et la dévotion d'hommes de sainte vie, tout le monde donne gloire et louange au Créateur honoré qui a voulu incarner son Fils..."⁴¹. Au chapitre 360 enfin, verset 9, la même idée est reprise et amplifiée. Il s'agit bien maintenant pour Lulle de préconiser la lutte spirituelle et armée contre les "sarrasins". On peut donc dire que son attitude à ce sujet s'est transformée du tout au tout durant la rédaction du *Libre de contemplació*. Opposé au début à toute croisade, spirituelle ou armée, partisan d'un dialogue ouvert avec les musulmans, Lulle se fait peu à l'idée d'une croisade nécessaire pour la reconquête des lieux saints et pour la conversion de ceux qui les occupent.

Le dernier thème du *Libre de contemplació* qui a un rapport avec la pensée arabe est celui de l'éternité du monde. C'est, à l'époque de Lulle, la thèse averroïste par excellence. Toutefois on la trouve déjà chez des penseurs arabes antérieurs à Averroès, en particulier chez Ibn Thofaïl et son *Philosophe autodidacte*. On sait que pour Ibn Thofaïl il y a autant de raisons pour ou contre l'éternité du monde. Cela est indifférent au croyant, pense Ibn Thofaïl, puisque dans les deux hypothèses on peut démontrer l'existence d'un être incorpo-

38. Ibid. p. 878.

39. Ibid. p. 888.

40. Ibid. p. 982.

41. Ibid. p. 1214.

rel, créateur de l'univers⁴². Une telle attitude est inconcevable pour un chrétien, et on comprend dès lors les attaques de Lulle contre cette thèse de l'éternité du monde qu'il reprend en divers passages du *Libre de contemplació*, notamment aux chapitres 6 (versets 8-9), 7 (verset 14), 30 (verset 5), 231 (verset 22), 350 (verset 11), tandis que le chapitre 196 est entièrement consacré à démontrer que le monde a eu un commencement⁴³.

Il apparaît ainsi que les références arabes sont nombreuses dans le *Libre de contemplació*. Elles témoignent souvent, mais pas toujours, d'une bonne connaissance des croyances des musulmans, connaissance qui n'influe pas sur la pensée de Lulle, si ce n'est *a contrario*. Chaque fois, ou presque, que Lulle se réfère aux croyances des "sarrasins", c'est pour dire son désaccord et sa réprobation. N'est-il pas possible cependant de déceler quelque influence de la pensée arabe sur tel autre passage du *Libre de contemplació*? L'entreprise est hasardeuse, je le sais. On a pensé, par exemple, à une influence arabe qui expliquerait l'importance que Lulle accorde au nom de Jésus. Mais le Père Longpré —qui fut des nôtres en 1960 et qui, hélas, n'est plus parmi nous aujourd'hui— a montré dans sa remarquable étude du "Dictionnaire de Théologie Catholique" (col. 1127) qu'à l'époque où Lulle écrit son livre, Gilbert de Tournai, Ofm, et Humbert de Romans, O.P., écrivent leurs traités *De nomine Jesu*, et que, au concile de Lyon (1274), Grégoire X encourage les chrétiens à la dévotion au Christ. Je crois néanmoins qu'il est deux points du *Libre de contemplació* qui peuvent laisser supposer, avec des nuances, une certaine influence arabe sur Lulle: son art de la contemplation et son esquisse d'art combinatoire, à base de lettres.

L'art de la contemplation se systématisé dans la quarantième et dernière distinction (chap. 315 à 365) intitulée: "De l'oraison", et plus spécialement dans les chapitres 348 à 358, insérés entre des chapitres où prend naissance et où se développe cet art combinatoire sur lequel je voudrais terminer mes remarques. Les chapitres 352 à 357 ont déjà retenu mon attention par ailleurs. Je n'ai pas l'intention d'y revenir longuement. Je me permettrai seulement quelques remarques: dans ces chapitres il est question d'adorer et de contempler Dieu par "étymologie, allégorie et anagogie" (chap. 352), par "morale intelligence, allégorie et anagogie" (chap. 353-354), par "morale figure avec allégorie et anagogie" (chap. 355-356), par "exposition intellectuelle" (chap. 357). Dans ce dernier chapitre, au verset 1, Lulle explique qu'il existe quatre façons de comprendre un texte: l'histoire, la tropologie, l'allégorie et l'anagogie, qu'en ce qui le concerne il négligera l'histoire et il désignera la tropologie sous le nom d'"exposition morale"⁴⁴. Ces quatre façons de comprendre un texte se réfèrent, on le sait, aux quatre sens de l'Écriture, traditionnellement

42. Je renvoie pour le détail à l'édition espagnole *El filósofo autodidacta*, Traduction de F. Pons Bohigas (Coll. Austral, p. 87-91).

43. OE II, p. 576-580.

44. Ibid. p. 1204.

admis: l'historique, le tropologique, l'allégorique et l'anagogique. Il n'y a donc là rien d'oriental dans la façon d'adorer et de contempler Dieu. Et cependant! Au chapitre 352, verset 7, Lulle écrit: "Que celui qui veut avoir l'art et la manière de l'oraison intellectuelle, sache se diriger vers elle par le sens figuré, en arabe appelé *rams*, c'est-à-dire sens figuré, allégorique ou anagogique, composé de sensible et d'intelligible"⁴⁵. La référence au vocabulaire arabe est patente, mais peut-on parler d'influence? Ne s'agit-il pas plutôt d'une certaine concordance, tout à fait partielle d'ailleurs, entre le sens figuré tel que les musulmans l'entendent et le sens figuré tel que l'entendent les chrétiens? On voit bien que pour les musulmans il n'y a qu'un sens figuré, tandis qu'il y en a trois pour expliquer l'Écriture. Mais il ne faut pas oublier que tout à la fin de ce même chapitre 352, verset 30, Lulle prétend être, on l'a vu, "le traducteur de cette oeuvre de l'arabe en roman" et qu'il "transforme et modifie dans cette traduction plusieurs arguments qui ne sont pas aussi élevés dans le modèle arabe"⁴⁶. Faut-il donc accepter que certains arguments utilisés par Lulle ont été réellement empruntés à la littérature arabe et plus spécialement à quelque ouvrage mystique? Mais, transformés, modifiés, ces arguments demeurent-ils reconnaissables? Seule, une étude approfondie du vocabulaire de la mystique musulmane pourrait permettre de répondre clairement à cette question. Nous nous contenterons donc seulement d'admettre l'éventualité d'une influence de la mystique musulmane sur Lulle qui écrira plus tard son admirable *Libre d'Amic e Amat* "à la manière des soufis".

Le thème de l'Ami et de l'Aimé apparaît d'ailleurs à maintes reprises dans le *Libre de contemplació*, à partir du chapitre 272. Et au chapitre 287, verset 12, on lit ce texte curieux: " (Si les chrétiens), Seigneur, aimaient parfaitement notre Dame, ils reprendraient les sarrasins des fautes qu'ils font contre notre Dame et contre son fils glorieux aimé d'elle très glorieusement et très chèrement. Et comme il est de la nature de l'amour de faire prendre et chercher à l'ami toutes les manières de pouvoir servir et trouver son aimé, si les chrétiens aimaient parfaitement notre Dame, ils prendraient et chercheraient toutes les manières pour pouvoir amener les sarrasins à la conversion..."⁴⁷.

Il reste enfin que certaines images employées par Lulle peuvent être d'origine orientale. C'est, comme le remarque Miquel Arbona dans son annotation du *Libre de contemplació*⁴⁸, ce qu'a fait Helmut Hatzfeld qui se fonde sur la lecture du chapitre 102 pour établir sa théorie de l'influence arabe chez les mystiques espagnols à partir de Lulle⁴⁹. Cette remarque est faite à propos de l'imagerie de l'eau, caractéristique de sainte Thérèse et des autres mystiques espagnols, et qu'on trouve au chapitre 102 du *Libre de contemplació* et dans

45. Ibid. p. 1181.

46. Ibid. p. 1185.

47. Ibid. p. 888.

48. Note 99, OE II, pp. 1262-1263.

49. Cf. H. HATZFELD, *Estudios literarios sobre mística española*. Madrid 1955, pp. 33-143.

d'autres passages (chap. 206,9; 294,5-6; 351,11). Je retiendrai cette belle image du chapitre 102, verset 26: "De même que par suite d'une grande sécheresse les sources et les étangs se tarissent et les herbes meurent, de même quand nous cherchons la perfection en nous, nos fautes croissent et se multiplient en nous. Mais de même que par suite d'une grande abondance de pluie les étangs, les sources et les torrents se remplissent, de même, Seigneur, parce que nous cherchons nos perfections en vous, tous nos défauts se transforment en perfections!"⁵⁰. Ces comparaisons ont-elles une origine précisément orientale? Dans l'état actuel des investigations, il semble difficile de le dire, car qui peut dire où les recherches à ce sujet peuvent s'arrêter? Ainsi, au chapitre 355 du *Libre de contemplació*, versets 28 et 29, il est question d'un "Arbre de lumière" (*Arbre de luu*)⁵¹ sur lequel je me suis interrogé sans pouvoir donner de réponse. Or, cet "Arbre de lumière" figure dans deux romans arthuriens, comme l'a montré Ernst Brugger dans un ouvrage déjà ancien, que je n'ai malheureusement pas pu me procurer⁵². Reste à savoir si la littérature chevaleresque n'a pas emprunté cette image à quelqu'un d'autre et à qui? Il n'est pas négligeable en tout cas de dire en passant l'influence de cette littérature sur l'oeuvre de Lulle. Elle est évidente, mais hors de propos ici.

Voyons plutôt le dernier point de nos remarques, qui concerne cette esquisse d'art combinatoire qu'on trouve dans la dernière distinction du *Libre de contemplació* et qui, il faut bien le dire, surprend et déroute le lecteur. C'est ce que remarquaient déjà les regrettés frères Carreras Artau. Après avoir exposé cet "aspect inédit" du *Libre de contemplació*⁵³, les auteurs (il s'agit en réalité du seul Tomàs, comme le rappelait son jeune frère Joaquín, auteur, lui, du t. II) écrivent notamment que "l'examen attentif" de cet art combinatoire révèle chez Lulle le "désir insistant" de "résoudre le problème ardu de la prédestination". L'étude de cet aspect du *Libre de contemplació* se termine par une référence aux sources arabes possibles. Certes, l'argumentation de J. Ribera et de M. Asin Palacios pour prouver que Lulle s'est inspiré, sur ce point, de l'oeuvre *Alfotuhāt* du soufi murcien Ibn Arabi, n'est pas convaincante. Mais, peut-on lire encore, "chaque jour nous sommes plus convaincus que l'influence arabe sur l'*opus* lullien est très considérable, sans que cela ne porte préjudice ni à l'orthodoxie ni à l'originalité du Docteur Illuminé —ce qui est la double et inavouable crainte de quelques doctes lulliens—; mais sur ce point concret des cercles et des diagrammes, en attendant que quelque nouveau document ne vienne jeter une lumière plus claire sur ce sujet, nous continuerons à croire que les procédés lulliens sont une suggestion de cet orientalisme diffus

50. OE II, p. 317.

51. Ibid. pp. 1199-1200.

52. *The Illuminated Tree in two Arthurian Romances*. New York 1929.

53. CARRERAS ARTAU, *Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV, t. I*. Madrid 1939, pp. 356-366.

et ambiant qui s'était infiltré dans les coutumes"⁵⁴.

Je ne sais si je vais apporter aujourd'hui ce "nouveau document" dont il est question ci-dessus, mais je pense que, s'il est vrai que le problème de la prédestination est très important pour Lulle, on peut trouver chez des auteurs arabes la même préoccupation et le même procédé combinatoire, à base de lettres.

Que le problème de la prédestination —il faudrait dire plutôt le problème de la destinée de l'homme sur terre— soit très important pour Lulle, cela ressort nettement de la lecture du *Libre de contemplació* où nous pouvons discerner trois étapes. Dans un premier temps, au chapitre 218, Lulle montre "comment on a la subtilité et la connaissance que les augures, les présages et les sorts ne sont rien"⁵⁵. Il y a là un examen critique des arts populaires de divination dont la conclusion est le titre même du chapitre.

Les arts divinatoires habituels n'ayant aucun fondement assuré, il faut les remplacer par un "art" de la prédestination. C'est le sujet de la trentehuitième distinction "où il est traité de la prédestination"⁵⁶ et qui est précédée de "l'arbre de la prédestination"⁵⁷. Le premier chapitre de cette distinction commence par ces mots: "Sensiblement nous sentons et intellectuellement nous entendons que tout ce qui se fait par l'homme ou bien est causé par les quatre causes, ou bien se fait par hasard. Et puisqu'il en est ainsi, il convient donc qu'en ces deux choses, c'est-à-dire la cause et le hasard, nous cherchions la force et la faiblesse de la prédestination"⁵⁸. Les quatre causes sont, bien entendu, les quatre causes d'Aristote auxquelles Lulle fait correspondre quatre "qualités" divines: sagesse, volonté, pouvoir et justice (*dretura*), et quatre "qualités" humaines: libre volonté, pouvoir, obligation, mérite (chap. 265,2).

Troisième étape: apparition d'un art combinatoire. Cet art apparaît au chapitre 328 ("Comment on adore et on contemple la souveraine bonté de notre seigneur Dieu, qui est le souverain bien")⁵⁹. Mais Lulle ne justifie l'emploi de cet art qu'à propos de la prédestination, aux chapitres 335 et 362. Le titre du chapitre 335 est révélateur: "Comment on adore et on contemple le saint glorieux secret de notre seigneur Dieu"⁶⁰. Et Lulle s'explique à la fin du chapitre, après avoir indiqué et montré à plusieurs reprises comment "percevoir et connaître la lettre M de la lettre D", entendons par là le "secret intellectuel" de la prédestination⁶¹. Je ne lirai aucune des "démonstrations" de Lulle qui, même assorties de la signification des lettres employées, supportent mal un ex-

54. Ibid. pp. 367-368.

55. OE II, pp. 641-644.

56. Chapitres 256 à 268, ed. cit. pp. 805-820.

57. Ibid. p. 804.

58. Ibid. p. 805.

59. Ibid. pp. 1064-1070.

60. Ibid. p. 1098.

61. Ibid. pp. 1098-1103.

posé oral. Je me contenterai donc des remarques que Lulle fait au sujet de son art combinatoire.

Voici ce qu'il écrit au verset 30 du chapitre 335: "Seigneur ordonnateur, la raison finale pour laquelle cet art peut mieux déterminer par des figures sensibles qu'il ne le ferait sans ces figures est, Seigneur, parce que la nature de l'entendement est d'entendre mieux par de brèves paroles qu'il lui suffisent que par de longues. Or, comme une lettre est dite plus brièvement que Incarnation ou Trinité et de même des autres choses, pour cela dès que l'entendement a reçu un mot ou un terme bref, il se meut rapidement à entendre certaines choses par d'autres, alors que, lorsque les mots et les termes sont longs, l'entendement ne peut se mouvoir aussi rapidement et autant de fois à entendre une chose par une autre, comme il le fait par des mots et des termes brefs. Or, comme nous, par votre grâce, nous sommes arrivés à connaître la prédestination par des mots brefs, pour cela nous disons et nous conseillons à ceux qui veulent connaître la prédestination, que si l'entendement est très empêché d'entendre la prédestination, on fasse connaître la prédestination à l'entendement par cet art et cette manière grâce auxquels l'entendement peut la connaître plus facilement pour la gloire et la louange de son Dieu glorieux"⁶². Telles sont les raisons invoquées par Lulle de l'emploi des lettres et de leur combinaison. Grâce à cet emploi, il est arrivé à connaître ce qu'est la prédestination, entendons par là, je le répète: la destinée de l'homme. C'est ce qu'il dit encore à la fin du chapitre 362, après avoir exposé trois "figures" de démonstration: "Soyez béni, seigneur Dieu, car de même que ce *Livre de contemplation* est source, origine et doctrine pour multiplier la dévotion et la vérité à vous honorer, vous louer, vous aimer, vous connaître, vous obéir et vous servir, de même ce passage et cette troisième figure sont source, origine et doctrine pour qu'on sache parler et traiter de la prédestination"⁶³.

Tout cela est clair, semble-t-il. L'emploi des lettres et de leur combinaison apparaît tardivement dans le *Libre de contemplació* (chapitre 328). Cet emploi varie suivant les chapitres, c'est-à-dire que chaque chapitre a son code particulier, sa "table des signes". Lulle justifie l'emploi de ce procédé à propos de la prédestination, et ce procédé (ou, comme il dit, cet art et cette manière) doit remplacer, selon lui, les arts de divination habituels qui n'ont aucune valeur, qui "ne sont rien".

Or, nous savons, grâce au grand historien arabe Ibn Khaldûn, que ce procédé avait été employé par de nombreux auteurs arabes, parmi lesquels un certain Abû-l-Abbâs As-Sabtî, qui vécut à Marrakech à la fin du XIIe siècle, sous le règne de l'Almohade Yaqûb Al-Mansûr (qui régna de 1184 à 1199). As-Sabtî est donc un contemporain d'Averroès, peut-être un peu plus jeune que lui. Ibn Khaldûn en parle assez longuement dans son *Discours sur l'histoire*

62. Ibid. p. 1103.

63. Ibid. p. 1235.

*universelle*⁶⁴. Au chapitre premier de son ouvrage Ibn Khaldûn décrit "les tables divinatoires" d'As-Sabtî (p. 233-240). Il revient sur cette question au chapitre VI, consacré aux sciences et à l'enseignement. Dans ce chapitre, fort copieux et fort documenté, Ibn Khaldûn consacre une cinquantaine de pages à "la science des secrets des lettres" (p. 1103-1153). Il y écrit notamment ceci: "Il y a une branche de la magie littérale qui consiste à répondre à des questions, en utilisant les rapports entre les lettres des mots dont on se sert. C'est un système de casse-tête et d'énigmes. On a beaucoup discoursu sur ce sujet, mais le travail le plus complet, le plus remarquable, est celui d'As-Sabtî: "Les tables divinatoires de l'univers" (*Za'irayat al-âlam*). Nous en avons déjà parlé, mais nous allons expliquer maintenant la manière de s'en servir..." (p. 1112-1113). Cette manière de se servir de ces tables, sorte de "machine à penser les événements", comme l'indique le traducteur d'Ibn Khaldûn, a bien des points communs avec l'art combinatoire de Lulle. Et le traducteur n'hésite pas à écrire (p. 1113, note 1) que cette "machine à penser les événements" a été imitée par Lulle. Faut-il aller aussi loin dans nos conclusions? Il n'empêche, je crois, que Lulle a pu connaître les "tables divinatoires" d'As-Sabtî qui répondent bien à sa préoccupation de remplacer par un art incertain et vain un art logique et sûr. Je m'arrêterai à cette hypothèse pour passer à quelques conclusions.

La lecture du *Libre de contemplació* nous apporte quelques certitudes, mais nous laisse dans le domaine des hypothèses en ce qui concerne la part d'influence arabe qu'on peut trouver dans cet ouvrage. A vrai dire, on doit parler de références et d'influences. Les références à la langue arabe, aux croyances des Arabes sont nombreuses et fréquentes. On en a relevé quelques-unes. Il en est d'autres encore. Raymond Lulle connaissait l'arabe, c'est indéniable. Il l'avait appris avec son esclave musulman. Connaissait-il assez l'arabe pour écrire dans cette langue cette oeuvre gigantesque? Je crois qu'il faut répondre à cette question par la négative. Si le *Libre de contemplació* a été traduit de l'arabe, comme semble l'indiquer le deuxième explicit de l'oeuvre, ne s'agit-il pas en l'occurrence d'une fiction littéraire, au même titre que les songes ou les visions, si chers aux écrivains de l'époque? N'oublions pas que Lulle est nourri de littérature courtoise et qu'il l'a même pratiquée.

Que le *Libre de contemplació* ait été primitivement écrit en arabe ou non, nous ne le savons pas. Nous constatons, en revanche, que les références aux croyances des musulmans y abondent. Ce sont toujours des références critiques, mais courtoises. Il y a chez Lulle un respect des hommes très remarquable pour l'époque. Certes, les musulmans sont dans l'erreur. Lulle en apporte maintes preuves. Il lui faut donc combattre des idées qu'il juge fausses, mais en restant si possible en paix avec les hommes qui les défendent. C'est là sa

64. Traduction et annotation de V. Monteil, 3 vol. Beyrouth 1967-1968, 1434 p. en pagination suivie. Je renvoie dans le texte à cette édition.

conviction intime, même si vers la fin de son ouvrage il en vient à préconiser la croisade.

Le *Libre de contemplació* est une oeuvre encyclopédique, celle qui peut-être correspond le mieux au génie polymorphe de Lulle. Oeuvre d'un mystique, c'est vrai, et toutes les connaissances, toutes les références n'ont qu'un seul but: la gloire de Dieu. Mais le *Libre de contemplació* est surtout l'oeuvre d'un grand génie, d'un génie qui s'abreuve à toutes les sources pour nous donner une oeuvre unique par ses dimensions, par son contenu, par sa forme. Ces sources, on peut en déceler quelques-unes, mais on aimerait les connaître d'une façon plus précise. Il faut aller les chercher partout où Lulle a pu puiser: la mystique arabe en est peut-être une, mais non la seule et sans doute pas la principale. La connaissance de ces sources n'enlèverait rien aux mérites de Lulle. Au contraire, elle montrerait ce que le génie est capable de faire avec des matériaux divers, tels les constructeurs de cathédrale qui, de carrières éparses, tiraient quelque flèche qui montait au ciel.

ARMAND LLINARES
Grenoble